Document generated on 08/05/2025 1:13 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Remue-méninges d'universitaires.

Collectif (sous la direction de Julia Bettinotti et de Pascale Noizet), *Guimauve et fleurs d'oranger*. Delly, Québec, Nuit blanche, coll. « Études paralittéraires », 1995, 210 p., 20,95 $.

Collectif (sous la direction de Vincent Engel), *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XX^{e} siècle*. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Frasne (France), Canevas éditeur ; Québec, L'instant même ; Echternach (Luxembourg), Phi, 1995, 270 p., 24,95 $.

Collectif (sous la direction de Jacques Allard et de Patricia Smart), *Cultural Representation and Quebec Society / Représentation culturelle et société québécoise*, University of Toronto Quarterly, vol. 63, n° 4, été 1994, Toronto, University of Toronto Press, 18 $.

Michel Gaulin

Number 79, Fall 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38652ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gaulin, M. (1995). Review of [Remue-méninges d'universitaires. / Collectif (sous la direction de Julia Bettinotti et de Pascale Noizet), *Guimauve et fleurs d'oranger*. Delly, Québec, Nuit blanche, coll. « Études paralittéraires », 1995, 210 p., 20,95 $. / Collectif (sous la direction de Vincent Engel), *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XX^{e} siècle*. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Frasne (France), Canevas éditeur ; Québec, L'instant même ; Echternach (Luxembourg), Phi, 1995, 270 p., 24,95 $. / Collectif (sous la direction de Jacques Allard et de Patricia Smart), *Cultural Representation and Quebec Society / Représentation culturelle et société québécoise*, University of Toronto Quarterly, vol. 63, n° 4, été 1994, Toronto, University of Toronto Press, 18 $.] *Lettres québécoises*, (79), 52–54.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Collectif (sous la direction de Julia Bettinotti et de Pascale Noizet), *Guimauve et fleurs d'oranger. Delly*, Québec, Nuit blanche, coll. « Études paralittéraires », 1995, 210 p., 20,95 $.
Collectif (sous la direction de Vincent Engel), *Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXe siècle. Actes du colloque de l'*Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, Frasne (France), Canevas éditeur ; Québec, L'instant même ; Echternach (Luxembourg), Phi, 1995, 270 p., 24,95 $.
Collectif (sous la direction de Jacques Allard et de Patricia Smart), *Cultural Representation and Quebec Society / Représentation culturelle et société québécoise, University of Toronto Quarterly*, vol. 63, nº 4, été 1994, Toronto, University of Toronto Press, 18 $.

Remue-méninges d'universitaires.

Des diverses figures — et des périls — de l'ouvrage collectif.

ESSAI
Michel Gaulin

LES DERNIÈRES ANNÉES ONT ÉTÉ LE TÉMOIN DE LA MONTÉE sans précédent d'un type d'ouvrage devenu presque un genre en lui-même, le collectif, dans lequel semble se complaire en particulier la gent universitaire. Actes de colloque, travaux de séminaire, volume d'hommages à quelque personnalité de la communauté des savants, tout semble trouver éditeur, tout semble promis d'avance, et de façon accélérée, à la permanence de l'imprimé. C'est sans doute là, dans le domaine des idées comme en beaucoup d'autres, la rançon de la société de consommation dans laquelle nous vivons, où compte davantage la rapidité que le geste réfléchi, le premier jet plutôt que l'ouvrage de fond longuement mûri.

La fournée de travaux qui fait l'objet de la présente chronique n'échappe pas aux imperfections du genre : valeur inégale des prestations, hétérogénéité des approches et des méthodes, langage inutilement abscons (qui donc m'expliquera ce que mange en hiver un *motifème* ?), redites, recoupements, etc. Mais, ces périls mis à part, elle n'en témoigne pas moins de la vitalité du milieu universitaire et de sa fidélité à son rôle, qui consiste à remettre sans cesse en question, à trouver de l'inédit dans des sentiers pourtant déjà bien battus, mieux encore à ouvrir de nouvelles voies d'exploration dans la continuité du savoir.

Delly ou la subversion sous des airs de sagesse

Publié sous l'égide du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'Université Laval, *Guimauve et fleurs d'oranger. Delly* s'intéresse à un « auteur fantôme » dont l'œuvre, « malgré un succès indiscutable et des ventes astronomiques » (M. Chambaud, p. 55) n'aurait été l'objet jusqu'ici d'aucun ouvrage critique ou de vulgarisation. Même l'identité de Delly ne peut encore aujourd'hui être posée avec une absolue certitude, même s'il est maintenant généralement tenu pour acquis que sous ce pseudonyme se dissimulait un couple fraternel, Marie Petitjean de la Rosière et son frère Frédéric, dont l'une aurait vraisemblablement tenu la plume pendant que l'autre inventait les intrigues.

Deux leçons principales se dégagent des prestations de Madeleine Chambaud, de Pascale Noizet et d'Ellen Constans considérées à grands traits comme un ensemble. D'abord que si, par son scénario de base stéréotypé (ou *fabula*), *boy meets girl*, l'œuvre de Delly s'inscrit bien dans la mouvance du genre déconsidéré du roman sentimental, genre qui porte en outre l'opprobre de s'adresser à un lectorat principalement féminin, elle devrait par ailleurs son succès au fait que les auteurs ont su habilement varier, d'un roman à l'autre, le parcours narratif. Si bien que la lectrice, tout en se retrouvant chaque fois en terrain familier, n'en a pas pour autant l'impression de faire du surplace. Mais c'est sans doute la seconde constatation qui est la plus surprenante. Dans un cadre bon chic bon genre des plus traditionnels, sous des airs de sagesse et une volonté affichée de « laisser aux jeunes filles un guide de bonne conduite, sous forme romanesque » (Chambaud, p. 59), Delly n'en aurait pas moins trouvé (consciemment ou inconsciemment ?) le moyen de laisser percer le désir charnel, terme pourtant exclu de son vocabulaire. Dans une démonstration probante, Ellen Constans fait observer en effet que le corps féminin, selon Delly, est « un corps fragmenté, mutilé, réduit à ses éléments " nobles ", pour ainsi dire, spirituels : la tête et le visage », mais qu'il n'en garde pas moins « son pouvoir de provoquer le désir masculin par sa seule exhibition » (p. 126). Elle en conclut donc à

l'« érotisation masquée, dissimulée du texte dellyen » (*ibid.*), ce qui tendrait à montrer que les mises en garde de l'Église d'alors contre le roman, et le roman d'amour en particulier, n'étaient pas sans fondement pour quiconque se préoccupait davantage du bien des âmes que de littérature...

Le volume contient en outre une étude de Julia Bettinotti sur le caractère « gothique » de certains romans de Delly et une bibliographie exhaustive de Richard Saint-Germain qui donne la liste des quatre-vingt-dix titres qui constituent l'œuvre, de leurs rééditions et de la fréquence de celles-ci jusqu'en 1986 (sans qu'il soit expliqué pourquoi la collecte de données s'arrête à cette date).

On s'en voudrait, enfin, de ne pas signaler l'excellente étude de Nicole Robine[1], qui ouvre le volume et qui porte, elle, sur la place qu'occupe le roman sentimental, en France, dans les habitudes de lecture des jeunes travailleuses. Robine voit dans ce genre, pourtant frappé d'ostracisme par les élites lettrées, un « livre intermédiaire » qui s'inscrirait dans une « culture de conciliation » pour adolescents et jeunes adultes « écartelés entre les diverses conceptions de la lecture du milieu familial et de l'école » (p. 38), de même qu'une occasion de lecture de substitution, de compensation et de découverte de soi qui témoigne de la « démocratisation de l'école secondaire et de la hausse générale des niveaux d'instruction » et « correspond à l'émergence d'une nouvelle classe sociale et culturelle » (p. 50). Cette étude boucle utilement la boucle d'un collectif consacré ostensiblement à un seul cas d'espèce, mais qui n'en appelait pas moins un élargissement du côté de tout un genre.

La nouvelle : inconfort et audace

La nouvelle partage avec le roman sentimental le statut de genre mal-aimé. Boudée par la critique, par les lecteurs même (une boutade veut qu'il y ait plus d'*auteurs* que de *lecteurs* de nouvelles), considérée comme un sous-produit du roman, souvent diagnostiquée comme le symptôme d'un manque de souffle créateur, la nouvelle donne l'impression de vivre dans l'inconfort propre aux « petits » genres qui n'ont pas encore acquis leurs lettres de noblesse.

Le colloque international tenu à Louvain-la-Neuve en avril 1994 avait pour but de dresser un état de la question dans toute la francophonie (France, Belgique, Suisse, Québec, Maghreb, Afrique noire), mais surtout, regroupant, comme il le faisait, tout à la fois des chercheurs, des praticiens et des éditeurs connaissant déjà le terrain, de proclamer l'importance de la nouvelle et de célébrer ses possibilités.

Considérées dans leur ensemble, les communications de ce colloque mettent en lumière de façon convaincante, contrairement à l'opinion généralement reçue, un genre en plein épanouissement, sûr de lui-même, se battant à visière levée contre les carcans du récit traditionnel, et prêt à recueillir, selon le mot de Baudelaire cité par Monique Lebrun (p. 221) « les bénéfices éternels de la contrainte ».

Car le genre maîtriserait de mieux en mieux les périls et les défis de la forme brève, de même que sa propre aptitude à focaliser le regard sur l'essentiel de l'expérience humaine, à exploiter les virtualités du non-dit pour semer le doute dans l'esprit du lecteur, l'entraîner dans une aventure dont l'étape ultime consistera souvent à le lâcher « seul devant une page blanche [...] et peut-être seul enfin devant lui-même » (Jean-Noël Blanc, p. 173).

Les participants québécois à la rencontre, Gaëtan Brulotte, Roland Bourneuf, Gilles Pellerin et la docimologue Monique Lebrun, ont fait honneur à la vitalité du genre ici. Gaëtan Brulotte, en particulier, signe une belle étude de synthèse sur la « situation de la nouvelle québécoise » depuis 1980, qu'il voit dorénavant détachée de la vieille thématique nationaliste, accordant une faveur particulière à la solitude (souvent malheureuse), explorant les dédales d'une sexualité principalement vécue « dans le malaise et l'empotement » (p. 38), dominée enfin par « le désir en tant que désir noir » qui « n'aboutit pas à un projet existentiel exaltant [mais] débouche sur la solitude, l'ennui, la déception, l'indifférence, le vide » (p. 39). En même temps, il salue sa plus grande attention aux problèmes de forme et à l'organisation interne des recueils, signe évident de sa plus grande maturité.

L'une des meilleures communications du colloque, par ailleurs, me paraît être celle du Français Jean-Noël Blanc, consacrée au « roman-par-nouvelles », dans laquelle il s'intéresse à l'architecture des rapports entre les nouvelles à l'intérieur même d'un recueil, aux techniques de montage et de collage qui appellent de la part du lecteur une nouvelle façon de lire et procurent en contrepartie à l'auteur l'occasion d'expérimenter, loin des luttes de pouvoir propres aux grands genres, toutes les possibilités de l'écriture.

En même temps, toutefois, par son titre même, cette communication attire une fois de plus l'attention sur l'éternel problème de la nouvelle, celui de la tutelle qu'exerce encore sur elle le roman. Comme le fait observer le Camerounais Pabé Mongo, on est toujours de retour à la case départ chaque fois que l'on parle, à propos de la nouvelle, de longueur et de durée, notions propres au roman, chaque fois aussi que l'on conseille, comme le suggérait le thème d'une des journées du colloque, de « prendre le temps de faire court », admonition en laquelle il voit « comme une défense-illustration de la nouvelle par rapport au roman », une formule qui, « plutôt que de poser une question, suggère une réponse en forme de compromis, de réconciliation » (p. 160).

Qu'à cela ne tienne, les participants au colloque ont maintes fois proclamé (comme pour mieux s'en convaincre ?) leur conviction que la nouvelle sera le genre du XXIe siècle, comme le roman a été celui du XXe.

Culture et société au Québec

Le numéro que consacrait à la « représentation culturelle et la société québécoise » le *University of Toronto Quarterly* au cours de l'été 1994 se voulait un hommage de ses collègues et amis au professeur B.-Z. Shek à l'occasion de sa retraite de l'Université de Toronto. Ben Shek a longtemps été le directeur adjoint du *Quarterly*, responsable,

Victor-Lévy Beaulieu fête ses 10 ans chez Stanké qui fête ses 20 ans!

Une belle fidélité qui a donné:

Steven le Hérault • Chroniques polissonnes d'un téléphage enragé • L'Héritage (I. L'automne) • Votre fille Peuplesse par inadvertance • Docteur Ferron • La Maison cassée • Pour faire une longue histoire courte (entretien avec Roger Lemelin) • L'Héritage (II. L'hiver) • Sophie et Léon et Seigneur Léon Tolstoï • Gratien, Tit-Coq, Fridolin, Bousille et les autres (entretien avec Gratien Gélinas) • La Nuit de la grande citrouille • Les Gens du fleuve • Monsieur de Voltaire • Le Carnet de l'écrivain Faust • Le Bonheur total • six rééditions en format de poche

... et qui annonce pour la saison prochaine:

Monsieur Melville (réédition)
La Passion selon Gilles Pelletier
Les Oncles (roman)

Stanké

en particulier, de la rétrospective annuelle consacrée à nos deux littératures, « *Letters in Canada* ». Cette initiative se voulait surtout, pour reprendre (en traduction) les mots de Jacques Allard et de Patricia Smart dans leur présentation du numéro, un hommage à Shek en sa qualité de « défenseur passionné de la culture québécoise et du droit du Québec à l'autodétermination [mais] qui n'en a pas moins interrogé cette culture du point de vue des classes sociales et des minorités ethniques » (p. 475). Les initiateurs du projet affichent par ailleurs dès le départ leur propre conviction que « toute culture est politique et [que] la vitalité des productions culturelles du Québec ne peut être dissociée de la voix parfois tumultueuse, parfois plus assourdie d'une société en quête de justice et d'autonomie » (*ibid.*, en traduction).

On a donc fait appel, pour cet hommage, à des collaborateurs québécois et canadiens-anglais aussi bien qu'étrangers (Pologne, États-Unis) et l'on a tenté d'y représenter, outre la littérature, diverses autres manifestations de la culture (musique, peinture, cinéma). De même, on s'est intéressé à des questions de problématique interculturelle (à propos d'*Alexandre Chenevert*, par exemple, ou de films comme *La Sarrasine*, de Paul Tana et de Bruno Ramirez, ou *Au chic resto pop*, de Tahani Rached). Il s'en faut de beaucoup, toutefois, que l'on retrouve dans cet ensemble quelque peu hétéroclite le fil commun qu'Allard et Smart disaient y voir dans leur présentation. C'est là la rançon de la formule du *festschrift*, où chacun y va de son don gratuit, texte idoine ou d'occasion, vieux réchauffé, ou... fond de tiroir.

Valent cependant le détour quelques bons textes : celui de Jacques Allard sur les divers avatars de la littérature d'ici, d'abord de française (les textes fondateurs de la Renaissance) en canadienne, puis en canadienne-française avant de devenir québécoise à défaut d'être carrément américaine (texte écrit à l'origine pour un public hongrois et déjà diffusé ici, par ailleurs, sous forme électronique) ; celui de Patricia Smart (en anglais) sur la figure énigmatique de Muriel Guilbault telle qu'elle transparaît dans *Beauté baroque* de Claude Gauvreau ; ceux d'Esther Trépanier sur l'écart entre les représentations littéraires de Montréal et la peinture d'Adrien Hébert, et de Jacques Pelletier sur « le romantisme tragique du jeune Hubert Aquin » dans *Les rédempteurs* et *L'invention de la mort* ; celui, enfin, de David Clanfield sur *Les ordres* du cinéaste Michel Brault dont la faillite en tant qu'œuvre de création serait imputable, au dire de l'auteur, à la tradition du documentaire qui a toujours présidé aux destinées de l'Office national du film.

Autrement, le reste est, pour ainsi dire, littérature et illustre bien les périls inhérents au genre du collectif sur lesquels j'attirais l'attention en début de chronique.

1. J'ai déjà fait état des travaux de Robine ici même (*LQ*, nº 77, printemps 1995, p. 42-43) dans le d'une cadre d'une recension de *L'acte de lecture*, collectif sous la direction de Denis Saint-Jacques (Nuit blanche, 1994).